



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Les belles étoffes sont celles que l'on appelle complètement *prises* dans la mode. — Il faut qu'une femme ait sa robe en moire ou damas antique broché, tenant *debout* sur ses riches et larges plis, pour que cette femme soit bien reconnue une femme élégante. — Il faut qu'elle soit passée chez Gagelin, que son costume ait été choisi parmi les merveilleux tissus que cette maison possède cet hiver, pour que l'on dise : « Voilà la mode du jour; voilà le type du bon goût. »

Car, ce que nous pouvons dire, nous, qui avons vu beaucoup et partout, c'est que rien ne surpasse les ravissantes étoffes de la maison Gagelin. — C'est, en quelque sorte, la quintessence de ce que nos manufactures ont produit de plus parfait, de plus original,

de plus distingué dans toutes les nouveautés de la saison.

Il y a, entre toutes ces beautés, une étoffe appelée le *brocart royal*, la plus splendide des créations, et qui a obtenu cette semaine l'admiration de toute la cour.

— L'une des choses dont on s'occupe le plus en ce moment, c'est le choix de ses fourrures. — Depuis que la brise s'est fait froide et blanchâtre, et qu'à travers la pourpre des rideaux, on aperçoit les vitres se cristalliser sous la gelée du matin, on sent aussitôt qu'il n'est rien de plus utile, de plus indispensable qu'un bel approvisionnement de fourrures de tous genres; et puis la mode favorise tant cette grande nécessité ! Il est de si bon goût d'avoir nombre de garnitures de martre ou d'hermine, de porter une pelisse toute entourée de martre ou de vison, si vous ne pouvez aborder au ma-



gnifique luxe de la martre zibeline! Il est si bon et si confortable de se couvrir de ces immenses pèlerines en fourrures qui descendent jusqu'aux hanches, et qui, avec le manchon pareil, font la plus délicieuse tenue pour les promenades et courses du matin! — Et puis, vous trouvez tout cela si bien assorti, vous trouverez tous ces genres de formes et de fourrures si complètement bien choisis dans la maison Serteaux¹, que vous êtes vraiment tout attiré à y aller faire vos emplettes de saison et vos cadeaux de nouvel an. — Nous disons ce dernier mot, parce que nous savons que, cette année, les fourrures sont tellement *aimées*, qu'elles seront l'étréne qui fera le plus de plaisir aux femmes de tous les âges et de toutes les élégances.

CONSTANTIN². — Plus que jamais, cet hiver, les fleurs artificielles jouiront d'une immense vogue, bien méritée pour la merveilleuse habileté de nos fleuristes en renom, qui ont vraiment dérobé à la nature tous ses secrets.

Parmi les personnes vraiment artistes qui ont le plus concouru au progrès de cette délicieuse spécialité nous avons vu naître les plus charmants trésors chez Constantin, dont l'imagination féconde et pleine d'originalité vient de donner le jour à de nouvelles créations. Entre toutes nous citerons : la guirlande *Luisa*, formée de fleurs d'eau mélangées de corail, tout à fait dignes de couronner un beau front poétique et royal. La guirlande *Norma*, avec des feuillages d'un vert chatoyant mêlé d'or, convient à merveille aux figures fraîches et roses, comme aux physionomies graves et sévères. Puis encore une autre guirlande formant sur le front un très-léger bandeau de feuillage, orné de chaque côté de tiges flexibles et pendantes, parsemées de pierreries. La guirlande *vierge* respire bien ce parfum de pureté qu'on retrouve sur un front de seize ans. Elle se compose de boutons de roses blanches, qui sont d'un charmant effet sur des bandeaux lisses ou bouffants.

La nature reproduit chaque année les mêmes fleurs. Le génie de Constantin est plus féconde; car sans cesse il donne aux fleurs de nos jardins et de nos serres de

nouvelles rivales, dont la grâce et la conception originale dénotent un grand amour de cet art si coquet et si bien compris par le grand artiste que nous avons nommé. Il a pour ornements de bonnets mille petites fleurs délicates et charmantes; ses branches de lierre et sa fleur de cresson, ses fleurs d'eau, ses plantes tropicales aux longs panaches fleuris, et tant d'autres ravissantes créations dont nous ne pouvons encore révéler ni la forme ni le nom, brilleront dans les prochains bals; par leur bon goût et leur parfaite exécution, toutes ces nouveautés sont dignes de ce monde qui seul sait apprécier ce qu'il a fallu de patience et de talent pour copier si fidèlement la nature et si bien s'inspirer de ses œuvres, et chacun se dit que la société devrait décerner ses plus honorables récompenses à un tel génie.

MAYER³. — Il y a chez Mayer, en ce moment, mille et mille choses charmantes, — de ces choses que l'on aime, qui vous charment, dont on ne peut se passer, ce grand mot avec lequel les femmes justifient toutes leurs fantaisies. — Et au fait, comment se passer de ces boîtes ravissantes toutes remplies de gants, de ces gants célèbres dans la mode, et qui font dire que cette femme doit être *très-bien* puisqu'elle se gante chez Mayer?

Ajoutez à cela qu'avec les gants pour soirées sont des garnitures délicieuses, des perles, des rubans, des dentelles, des *points*, toutes espèces de fantaisies en bijouterie, ou passementerie arrangées d'une manière toute nouvelle, et formant des espèces de bracelets qui vont admirablement aux bras. — Les écharpes brodées en gaze de tous genres, en soie turque, en cachemires des Indes, en points de Venise, tout cela orné de broderies et dessins délicieux. Les petits fichus et les rubans écharpes à longues franges, dont on fait des coiffures ou des tours de cou; les tabliers de chez soi, toujours jolis et à la mode quand ils sont charmants et coquets comme on les voit chez Mayer. — Et puis nombre de petites coiffures pour soirées, — petites fantaisies coquettes, élégantes, originales, qu'on peut mettre de cent manières, parce qu'elles n'ont rien d'*arrêté*, et se disposent selon les physionomies, les cheveux, etc.

¹ Rue Saint-Honoré, 323. — ² Rue N° St-Augustin, 37.

³ Rue de la Paix, 26.

Parmi ces coiffures, il y en a en genre espagnol, qui font rêver à l'avance aux jolies femmes qui en feront leur parure; car les femmes qui choisiront ces piquantes créations seront bien certainement de jeunes et élégantes personnes, appréciatrices de tout ce qui est nouveau et brillant.

Comme sachet et boîte pour enfermer le beau mouchoir, les gants, les fantaisies sans nombre, qu'on peut choisir chez Mayer, il y a des choses ravissantes, de brillants bijoux d'incrustation, d'émaux, etc.

ENSEMBLES DE TOILETTES.

Une robe de pékin blanc moiré et à très-larges raies satinées, corsage plat fortement busqué, ornée d'une double berthe d'angleterre surmontée d'une petite dentelle froncée. Sur la jupe étaient posés, à une grande distance l'un de l'autre, deux volants d'angleterre de moyenne hauteur.

Un pardessus d'une forme toute nouvelle, péchant peut-être un peu dans quelques-unes des parties par manque de simplicité; nous allons tâcher de le décrire.

Ce pardessus, ajusté sur le devant comme un corsage de robe, descend jusqu'au-dessous du genou. Il se compose d'abord d'une petite pelerine bordée d'un long effilé et s'échancrant sur le devant de manière à laisser voir le corsage. De longues manches, tombant à la mandarine, s'entr'ouvrent assez pour ne gêner en rien le mouvement des bras. Puis, ces manches viennent en s'arrondissant se fixer sur les bras par une rangée verticale de gros boutons que l'on retrouve aussi sur le devant du corsage. Une toute simple et toute légère guirlande de passementerie entoure toutes les parties de ce manteau, posée à quelques doigts du bord.

Nous avons admiré aussi aux Italiens une robe dite à l'*Élisabeth* par sa conformité avec celles qui se portaient sous le règne de cette reine.

Des boutons, accompagnés de lignes de passementerie, figurent sur cette robe comme une redingote; le corsage est busqué. Pour une femme bien prise et à taille svelte, ce costume est très-seyant. Les petites manchettes, tenant à des sous-manches, ont toujours un petit bouillon retombant sur la main.

— Voici d'autres ensembles de toilette élégante plus simples :

Une robe en satin gros-bleu, garnie de passementerie en point de Venise, avec une pelisse de velours gros-bleu, ornée de deux volants de dentelle, et un chapeau en velours épinglé jaune, orné d'un bouquet de plumes.

Une robe en belle étoffe, façonnée écu avec le fichu russe, le manchon en martre de Canada, et le chapeau en velours épinglé, et en satin vert-chou.

Une robe en velours ottoman gris, brodée moitié au passé, moitié en serpentine, avec un mantelet Marie-Antoinette vert-myrrte, garni d'un volant de dentelle de la hauteur de près d'un mètre; un chapeau blanc avec biais de crêpe et biais d'étoffe, charmante création de M^{lles} Romain, complétait cette toilette.

Une robe en popeline façonnée avec une pelisse en satin à la reine garnie de rubans froncés, et un chapeau en satin orné de dentelle.

Une robe en drap gris mêlé, brodée en grosse ganse, avec le pardessus pareil, et le chapeau en velours noir.

Une robe en satin amazone, avec le pardessus en cachemire écossais, et la capote piquée.

Le système épilatoire de M^{me} Dussert¹ est le seul admis aujourd'hui dans toutes les toilettes. Sa supériorité bien reconnue par l'avantage d'enlever immédiatement et tout à la fois le petit duvet de la figure ou des bras, lui a assuré le succès le mieux mérité. — Il ne laisse aucune racine, n'altère nullement la peau, et peut prendre place auprès de la *Crème de la Mecque* comme succès des plus incontestables dans les cosmétiques de l'époque. — L'*Eau de rose naturelle*, qui donne un éclat charmant à la peau et de l'incarnat aux lèvres, la *Pâte circassienne*, qui rend les mains blanches, suaves et satinées, sont également des compositions de grand succès que l'on ne peut trop recommander.

— Malgré tous les bons marchés du velours, aujourd'hui, il n'en est pas moins réel que le velours beau et riche a une va-

¹ Rue du Coq-St-Honoré, 13.

leur qui doit rendre très-appreciables les procédés que Frick¹ emploie pour le teindre, le rafraîchir et relever son duvet. — Nous avons vu dans ce genre des merveilles comme nuances et fraîcheur, rendues à leur éclat primitif dans la maison que nous citons. — Il en est de même des châles cachemires qui y sont teints admirablement, avec les dessins réservés et dans la plus belle nuance. — Les dentelles, les blondes, les broderies de soie, d'or et d'argent sur gaze, tulle, enfin toutes ces choses qui vont tant servir et se défraîchir pendant les fêtes de l'hiver, s'entretiennent et se reparent chez Frick, avec une supériorité digne de la riche clientèle qui l'a adopté.

Désireux de tenir nos lectrices au courant des maisons qui méritent leur protection, nous leur parlions dernièrement de la MAISON DE COMMISSION GÉNÉRALE, dont l'utile entremise nous paraît offrir de si incontestables avantages.

Elle se charge, en effet, d'exécuter les commissions de toute nature, et pour faciliter la décision des personnes qui désirent recevoir quelque objet de Paris, elle répond dans le plus bref délai aux renseignements qui lui sont demandés, et envoie, de plus, toutes les fois que cela peut être utile, des échantillons, des dessins, ainsi que les objets eux-mêmes à choisir, lorsque leur nature ou leur importance le permet.

Se renfermant strictement dans son rôle de simple commissionnaire, la *Maison de Commission Générale* n'a à elle ni magasins ni marchandises, qui, faute d'un placement assez prompt, se défraîchissent ou passent de mode.

Elle s'adresse aux magasins de premier ordre, pour les objets de *Mode*, d'*Art* et de *Fantaisie*, et aux fabricants les plus habiles pour les fournitures importantes, telles que *Meubles*, *Bronzes*, *Orfèvrerie*, *Équipages*, etc. Elle obtient, par ses nombreux achats, des diminutions considérables, dont elle fait profiter ses commettants.

Par suite de son organisation bien entendue, la *Maison de Commission Générale* est appelée à un succès chaque jour plus complet. — Pour inspirer une haute con-

fiance aux femmes élégantes qui habitent la province, en outre des directeurs de cet établissement, qui chacun ont une connaissance spéciale des différentes branches de l'industrie, la *Maison de Commission Générale* s'est assuré les conseils éclairés de femmes du monde que leur position met à même de juger avec un tact exquis le mérite et pour ainsi dire la vitalité de chaque mode nouvelle. — Présidant au choix et à la confection de tout ce qui concerne la toilette des dames, ce concours précieux assure aux envois de cette *Maison* une supériorité incontestable. — Aussi, chaque jour est-elle chargée de la mission si difficile de composer et d'exécuter des toilettes complètes, soit pour tenues de ville, soit pour bals et soirées. En ce moment encore, elle vient d'expédier deux toilettes de bal que nous ne pouvons nous empêcher de décrire, tant elles nous ont paru d'un goût parfait et d'une élégance achevée.

C'était d'abord une robe en velours épinglé bleu-clair, destinée à une fraîche blonde jeune femme. Cette robe était garnie de chaque côté de trois ornements en dentelle blanche, qui, partant de la taille, descendaient en s'élargissant un peu jusqu'au bas de la jupe, reliés l'un à l'autre par trois bouquets de roses blanches. Le corsage et les manches étaient également garnis de dentelles, qui semblaient retenues à chaque épaule par de petits bouquets de roses blanches, et à la taille par un bouquet de corsage.

La coiffure mélangée de velours, de feuilles vertes et de roses blanches, complétait une toilette destinée à parer l'une des femmes les plus élégantes d'un de nos départements du nord.

L'autre toilette, toute éclatante de blancheur, était pour une jeune fille. — Trois jupes de crêpe, de longueurs différentes, dont deux étaient légèrement relevées sur le côté gauche par un bouquet de lilas blanc, parsemé de bruyères rosées, présentaient l'aspect le plus gracieux. — Ajoutez à cela, que les deux jupes de dessus et les manches étaient ornées de tulle-ruche, et vous aurez une de ces délicieuses toilettes qui font battre le cœur d'une jeune fille qu'un premier bal attend.

La coiffure en lilas blanc, soutenue par

¹ Rue de la Paix, 9.





Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau de M^{lle} Romain, r. de la ch.^{ie} d'Antin, 18. Robes par Camille. Prof.^e de Serre-Delisle,
 place de la Bourse.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone, Pl. Lond.

des bruyères rosées, avait, non plus la forme d'une couronne, mais bien celle des Mancinis, s'appuyant contre la natte, et tombant sur le côté de la tête.

Tel est l'un des derniers envois que vient d'expédier M. VICTOR LE BLOIS, directeur de LA MAISON DE COMMISSION GÉNÉRALE, rue du Helder, 12 bis.

DONNEZ, DONNEZ TOUJOURS.

J'ai promis une dernière ligne à une femme charmante, — une de ces femmes de noble cœur, de pensées élevées, de vertus toutes remplies de grâces et d'indulgence, — de ces femmes si distinguées qu'elles passent inaperçues dans la vie, parce qu'elles ont trop de timidité pour se révéler elles-mêmes, et qu'elles rencontrent difficilement des êtres dignes de les deviner.

J'avais pourtant brisé ma plume... tant de choses s'étant brisées autour de moi, que ne voulant pas avoir à ne raconter que des débris, j'avais juré ne plus écrire un mot.

Mais là voilà hier qui arrive et me dit : « Les pauvres sont touchés des souvenirs du cœur. Une pensée écrite qui tombe sous la main des heureux peut réveiller une pensée bienfaisante, — et l'imagination est une belle aumône, lorsqu'elle appelle l'obole du riche auprès du malheureux. »

Et comme elle regardait la petite figurine qui paraît dans notre journal d'aujourd'hui, je compris qu'elle appliquait à sa pensée l'action de ces deux jeunes femmes, dont l'une a le courage de quêter pour les pauvres, et l'autre le bonheur de lui donner sa bourse.

Charante idée, qui sous la forme d'un modèle d'élégance, offre l'exemple d'une touchante charité, — comme pour témoigner que la bienfaisance et la coquetterie s'allient toujours dans la nature des femmes, et qu'il n'y en a pas une qui ne sache que la bonté est le plus séduisant reflet de la beauté, et la compassion le plus doux lien des amours.

Et c'est pour dire encore ce dernier mot que j'ai repris la plume. — C'est pour faire plaisir à cette amie si parfaite et si bonne que j'ai voulu retracer ici la pensée de son cœur, et lorsque toute la France apporte au grand malheur qui vient de la frapper le

tribut de sa pitié, laisser tomber dans tous ces mots dorés que nous disons au monde, ces mots qu'entend le ciel : « Donnez, donnez toujours ! »

EXTRAITS

DES MÉMOIRES D'UN HOMME HEUREUX.

(SUITE ET FIN.)

7 août 1840.

J'ai épousé, il y a six mois, mademoiselle Rose Vermont, fille unique de M. Pierre Vermont, l'un des plus riches commissionnaires de roulage de la rue de Bondy.

Jusqu'à présent j'ai été le plus heureux des maris, et j'espère bien que ma lune de miel aura encore une longue succession de quartiers sucrés, quoique, à vrai dire, je sois plus âgé que ma femme. Rose a vingt ans, tandis que moi je vais sur quarante-huit; mais aussi, comme je m'étudie à lui faire oublier mon âge à force de prévenances, de galanterie, d'amabilités et de petits soins! J'ai renoncé à mon cercle, afin de lui consacrer tout mon temps; je suis tout ensemble respectueux comme un mari et tendre comme un amant.

20 août.

Voici, depuis que je suis marié, le premier chagrin réel que j'éprouve.

Pomeret vient de mourir. Il laisse un fils âgé de vingt ans, et il m'a légué par testament le droit sacré de veiller sur lui jusqu'à sa majorité.

A compter de demain, Edmond Pomeret, mon jeune pupille, vivra avec nous, mangeant à ma table, couchant sous mon toit.

Outre que je suis heureux d'accomplir le vœu d'un ami mourant, je trouverai dans l'exercice de mes fonctions de tuteur un facile apprentissage de mes fonctions de père, fonctions que j'espère bien remplir tôt ou tard.....

Rome, 16 mars 1841.

Il était temps!

Il y a quinze jours, j'étais à Paris, descendant le plus doucement possible le fleuve de la vie, et ne songeant guère à l'Italie que lorsqu'on me servait à mon dîner une timbale de macaroni accommodé au fromage de Parmesan.

Aujourd'hui je suis installé à Rome dans

le plus confortable hôtel du *Corso*. Hier j'ai visité le Colysée; ce matin j'ai admiré la basilique de Saint-Pierre, et ce soir j'entendrai la *Semiramide* au théâtre *Apollo*.

Je le répète... il était temps!

Le 1^{er} mars, — une date que je n'oublierai pas de sitôt! — Germain est entré dans mon cabinet d'un pas léger et d'un air mystérieux.

— Monsieur... a-t-il dit.

Et, s'arrêtant tout à coup, il s'est mis à pétrir gauchement dans ses deux mains sa casquette galonnée d'or.

Après un court silence :

— Eh bien! ai-je demandé, qu'y a-t-il, mon garçon? je vous écoute, parlez.

— Monsieur, c'est une lettre...

— Qu'entre mes propres mains on t'a dit de remettre, ajoutai-je en faisant le plaisant; donnez.

— Voilà où est l'erreur, a repris Germain; cette lettre n'est pas pour Monsieur.

— Alors portez-la à son adresse.

— Elle est pour Madame.

— Eh bien! donnez-la à Madame.

— C'est que...

— Quoi encore?

Nouvel embarras de Germain, nouveau silence de sa part, nouvelle interrogation de la mienne.

— Parlez-vous à la fin, monsieur le drôle?

Germain a fait un violent effort sur lui-même, et il m'a dit brusquement :

— Cette lettre est de M. Edmond; c'est lui qui m'a chargé de la remettre à Madame; il m'a donné vingt francs pour la commission.

— Ah! ah! ah! ai-je fait en me dressant sur mes jarrets.

Cette triple exclamation, comparable à un roulement de tonnerre, n'a pas duré moins de deux minutes et demie.

J'ai pris la lettre, et j'ai congédié Germain.

Resté seul, j'ai longtemps considéré l'épître de mon pupille; elle était écrite sur du papier glacé et sentait son patchouli à pleines narines.

— D'où vient qu'Edmond écrit à ma femme, alors qu'il peut lui parler à toute heure du jour? me suis-je demandé en me grattant l'occiput.

— Sans doute, me suis-je répondu, il a

fait quelque folie de jeune homme... une maîtresse... des dettes... que sais-je? et, craignant la sévérité de son tuteur, il a eu recours à Rose, dont l'excessive bonté lui est connue.

Pénétré de la justesse de cette idée, j'ai fait un pas vers la porte, j'ai mis la main sur le bouton de cristal, résolu à porter la lettre à ma femme.

— Mais s'il s'agissait d'autre chose? ai-je pensé en m'arrêtant *subito*. Ma foi! pour plus de sûreté, je vais renouveler les infamies du cabinet noir.

Je me suis donc enfermé à double tour; j'ai allumé une bougie et j'ai fait fondre la cire du cachet.

Puis, ouvrant le billet de mon cher pupille, j'ai lu ce qui suit :

« Trop aimable Rose,

» Je ne saurais accepter plus longtemps le triste rôle que votre rigide vertu entend imposer à ma vive tendresse. Vous me permettez de vous aimer comme une sœur, sans songer qu'un frère aime sa sœur d'amitié, tandis que je vous aime d'amour.

» Je suis fataliste comme un mahométan, et je pense que ce n'est pas le hasard seul qui nous a réunis sous le même toit. Voyez, tout sourit à notre amour. Votre mari, plein d'une sainte confiance, nous laisse seuls durant des heures entières. Pourquoi donc me fuyez-vous ainsi? et pourquoi ne recommencerions-nous pas souvent cette douce soirée où nous avons fiancé nos âmes dans un long baiser?

» Cruelle! ne me repoussez pas!.....

» Il est impossible que vous aimiez l'homme auquel vous êtes rivée comme le forçat à son boulet. Cet homme serait notre père à tous deux.....

» Permettez-moi de vous souhaiter de doux rêves, ce soir.....

» Votre mari sera au cercle, d'où il ne reviendra pas avant minuit. »

Voilà de quel style cavalier écrivent de nos jours les Lovelaces de vingt ans.

Cette lettre a eu du moins un avantage : elle m'a fait faire un salutaire retour sur moi-même, et je me suis aperçu en effet que je néglige singulièrement ma femme au profit du whist et de la bouillotte.

J'ai serré la lettre d'Edmond dans mon portefeuille, et je me suis appliqué à ne rien

laisser paraître sur mon visage des émotions qui bouleversaient mon cœur.

Après le dîner, Edmond m'a demandé si je l'accompagnerais à l'Opéra, où la Carlotta danse un pas nouveau.

— Non, ai-je répondu, j'irai au cercle.

Mais, à peine a-t-il été sorti, que, paraissant changer d'idée, j'ai annoncé à ma femme que je resterais à la maison, et je lui ai demandé la permission de passer la soirée conjugalement, en tête-à-tête avec elle.

A onze heures précises, Edmond est venu gratter à la porte; c'est moi qui ai ouvert, et je lui suis apparu, malgré mes pantalons à pied et ma robe de chambre, aussi terrible que l'ombre de Banquo et la statue du Commandeur.

— Vous n'êtes donc pas sorti ce soir? m'a-t-il demandé d'une voix étranglée.

— Non, mon cher ami, ai-je répliqué. J'ai préféré demeurer avec ma femme. N'ai-je pas eu mille fois raison? Voyez comme elle est jolie!

Parlant ainsi, j'ai tendrement passé mon bras autour de sa taille, et je l'ai embrassée sur le front.

Edmond s'est accoudé contre le chambranle de la porte; ses jambes semblaient deux faibles arbrisseaux secoués par la tempête.

— C'est Germain qui vous a dit de venir me trouver, n'est-ce pas? ai-je repris. Je l'avais prévenu que je voulais vous parler ce soir.

Mon pupille a passé en un clin d'œil du pâle au rouge, du rouge au ponceau, et du ponceau au cramoisi.

— Vous avez à me parler? a-t-il balbutié d'une voix tremblante.

— Nous partons demain pour l'Italie.

— Tous trois?

— Tous deux, ma femme et moi.

— Je ne suis donc pas du voyage?

— C'est impossible... Votre subrogé-tuteur voudra bien me suppléer pendant le court espace qui reste à courir jusqu'à votre majorité. Allons... adieu! il se fait tard, et nous partons demain de bonne heure.

Et, en effet, le lendemain je suis parti, jurant bien, par exemple, que je ne serais plus jamais le tuteur de personne.

Encore un droit civil dont je me débarrasse ainsi que d'un lourd fardeau.

O Dominique! Dominique! lorsque tu as fait faillite, tu ne te doutais point de tout ton bonheur!

ALBÉRIC SECOND.

Journal des Demoiselles.

C'est en dehors de toutes les publications élégantes et nouvelles, c'est à part de toutes les innovations futiles ou sérieuses qui apparaissent au moment de la nouvelle année, que nous parlerons aujourd'hui du *Journal des Demoiselles*, le plus utile et le plus charmant objet d'étrennes qu'on puisse offrir aux jeunes personnes.

On est heureux souvent d'être délivré de cette angoisse de l'embarras du choix, par l'indication d'un ouvrage qui remplit toutes les conditions de la délicatesse, du bon goût, de l'amusement et de la morale réunis dans un cadre si varié et si instructif à la fois; nommer cette belle et intéressante publication, est résumer le meilleur choix que l'on puisse faire dans toute la littérature moderne.

Les quinze années écoulées depuis que nous avons fondé le *Journal des Demoiselles*, ont été marquées par des succès augmentés, chaque année, par les améliorations que nous n'avons cessé d'apporter à cet ouvrage, considéré aujourd'hui comme un auxiliaire d'éducation dans toutes les familles.

Aux lithographies ayant trait aux nouvelles contenues dans le journal, aux gravures en taille-douce, aux planches reproduisant les ouvrages de femmes aussitôt leur apparition, aux patrons de robes et de tous les objets de la toilette, aux gravures même représentant quatre costumes de jeunes personnes, nous avons encore ajouté pour cette année huit gravures de modes, exécutées avec le plus grand soin, et dont les modèles sont pris dans les premières maisons de Paris, ce qui donne à ce journal l'illustration la plus complète et la plus soignée, autant par le choix des sujets que par celui des artistes dont nous employons le talent.

Tous ces avantages ne peuvent qu'accroître un succès déjà si complet et toujours croissant jusqu'ici, déterminés que nous sommes à ne rester en arrière d'aucun des progrès du luxe typographique, et à prendre l'initiative dans toutes les idées qui pourraient donner une utilité ou un attrait de plus à cet ouvrage, dont nous ne voulons reconnaître l'immense succès qu'en lui en préparant encore de nouveaux.

THÉÂTRES.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — *L'Article 213, ou le mari doit protection...*

M. Ancelot a déjà fait avec je ne sais plus quel article du Code (170 ou tout autre) une fort jolie petite pièce longtemps jouée sur le théâtre du Vaudeville. Le Code a, en outre, inspiré à M. Dumanoir je ne sais plus quelle petite comédie un peu fadasse. Ce même Code a encore été la cause innocente d'une foule d'ouvrages dramatiques. Et cependant l'article 213, sur lequel repose la civilisation tout entière en la personne du mariage, cet article qui enjoint à l'épouse d'obéir à l'époux, à celui-ci de protéger celle-là, avait jusqu'à présent échappé aux auteurs de comédie ! Il ne faut pas nous en plaindre. Trop de gens auraient pu gâter, en la dialoguant, l'idée plaisante que l'article précité devait faire naître en l'esprit des heureux auteurs de la *Grâce de Dieu*. Gare à vous, honnête M. Duriveau ! Tenez-vous ferme, mon bon M. Chambellan ! Un seul petit faux pas fait par vos femmes, et vous roulerez tous les deux au fin fond de l'abîme.

Déjà Duriveau et Chambellan tombent sur les bords du gouffre ; mais un brave qui-proquo (le qui-proquo est toujours brave, quoique spirituel) leur tend généreusement la main et les sauve.

Tout cela roule, en effet, sur une méprise. Duriveau, qui, par égard pour l'article 213, doit protection à sa femme, est averti par elle que l'instant est venu de lui prêter assistance : elle aime, et son amant, bien entendu, ne peut pas être son mari. Cet amant se nomme Auguste. Or, M^{me} Chambellan, amie de M^{me} Duriveau, aurait grand besoin, elle aussi, que M. Chambellan la protégât ; elle aime, et son amant se nomme également Auguste. Duriveau prend un Auguste pour l'autre, l'Auguste de M^{me} Chambellan pour l'Auguste de sa femme. Et de là découle une abondante source de comique, qui s'épanche de toutes parts en une succession non interrompue de méprises toutes grosses d'une bonne humeur si entraînante, que la gaieté croît de scène en scène, et qu'enfin le rire déborde.

Je pensais qu'au Gymnase on ne riait guère d'un rire vigoureux que dans les pièces expressément écrites pour Achard ; c'était une erreur. Il y a notamment dans cette pièce, d'ailleurs fort amusante et fort spirituelle en toutes ses parties, il y a une scène que j'appellerai la scène des coups de sonnette, et pendant laquelle le public ne pousse pas des rires, mais bien des hurlements de joie. Numa est le héros de cette scène. Je vous laisse à penser ! M^{lle} Melcy, dans le personnage important de M^{me} Duriveau, a joué avec ce bon goût, ce bon ton et cet air de bonne comédie qui sont le trait distinctif des actrices du Gymnase.

MUSIQUE. — Nos lecteurs apprendront avec plaisir la publication d'un album tout exceptionnel, composé, pour 1847, par LOÏSA PUGET (M^{me} Gustave Lemoine), et ÉTIENNE ARNAUD, le nouvel auteur en vogue. Ce magnifique recueil, relié et illustré avec un luxe tout à fait inconnu dans la spécialité des albums de musique, sera, de plus, enrichi, pour les mille premiers souscripteurs seulement, du portrait de M^{me} Gustave Lemoine (Loïsa Puget). Voici les titres des douze remarquables productions qu'il renfermera, toutes productions de choix déjà adoptées par nos plus célèbres chanteurs : 1^o de Loïsa Puget, la *Quêteuse, ou pour les pauvres, s'il vous plaît* ! chantée par M^{me} Cinti-Damoreau, avec un si grand succès, au concert des inondés ; — la *belle Jeanne-Marie*, chantée par M. Ponchard ; — la *Voile bénie*, chantée par M^{me} Iweins d'Hennin ; — *Fleur de bruyère*, par M. Roger ; — *Benedetta*, par M^{me} Sabatier ; — et le *petit Meunier de Châteaulier*, par M. Levassor ; — 2^o d'Étienne Arnaud, la *Sirène de Sorrente*, chantée par M^{me} Sabatier ; — *Eglantine*, par M^{me} Nau ; — *Ton regard*, par M. Audran ; — *Un siècle d'amour*, par M. Iweins d'Hennin ; — *S'il pouvait revenir* ! par M^{me} Ugald-Beaucé ; — et le *Dimanche du sonneur*, par M. Tagliafico. — Cet album, le plus beau et le plus complet qui ait encore été publié, sera du prix de 15 francs (richement relié), et de 10 francs (élégamment broché).

Il paraîtra le 10 décembre prochain, et l'on souscrit d'avance, au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne (au magasin et grand abonnement de musique de A. Meissonnier — Heugel, successeur) ; et pour la province, chez tous les marchands de musique, ou par un bon sur la poste adressé à M. Heugel, directeur du *Ménestrel*. — Écrire franco.

Nota. Tout abonné au journal de musique le *Ménestrel* pourra recevoir (indépendamment de l'album 1847 du *Ménestrel*, qui vient de paraître) celui de Loïsa Puget et Étienne Arnaud, moyennant un supplément de 10 francs, au prix ordinaire de l'abonnement, qui est de 15 francs par an pour Paris, et de 18 francs pour la province (ce supplément est réduit à 5 francs pour l'album broché). Écrire franco à M. Heugel, en lui adressant un bon de 33 francs pour les deux albums richement reliés, ou de 23 francs pour les recevoir élégamment brochés, ainsi que toute l'année courante du *Ménestrel* du 1^{er} décembre 1846 à 1847. Le *Ménestrel* paraît tous les dimanches, et publie les meilleures romances, valse et quadrilles de la saison.

A ce Numéro est jointe la planche 2230.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.